

Les zones de turbulence

« **L**e seul voyage qui vaille la peine,
 Car des peines il y en a,
 Quel que soit ton âge
 Quelle que soit ta veine,
 Le seul qui vaille le combat,
 C'est celui qui brûle,
 Celui qui bouscule
 Tes limites et tes défenses.
 Celui qui t'emmène
 Hors de ton domaine
 Dans les zones de turbulence... »

François Béranger

Retour de vacances. C'est un après-midi de rentrée comme tant d'autres.

Les enfants se sont racontés, ont pris leurs repères dans le nouvel agencement de la classe où nous avons enfin récupéré des tables à leur mesure.

Depuis septembre ils se contentaient de celles disponibles et, pour beaucoup, y étaient peu à l'aise. Ce petit gain de confort se paie hélas par une réduction des espaces de circulation puisque le nouveau mobilier est plus encombrant que l'ancien. La boîte à sardines a encore rétréci...

Concrètement, chaque enfant ne dispose pas de deux mètres carrés d'espace vital, on est très loin des vœux de Bernard Collot qui pense plus utile d'en revendiquer vingt par élève que d'exiger vingt enfants par classe. Comme dans la majorité des écoles, le plus similairement « libre » serait la stabulation en vigueur dans les élevages intensifs de veaux ou de poulets. Enthousiasmant ! Tremblement de terre au Japon, une vague géante et une centrale nucléaire incontrôlable sont dans toutes les têtes.

Nous suivons l'apocalypse en temps réel sur des images satellite et l'avenir, déjà obscurci par une crise qui épargne les marchands de canons, est bien menaçant soudain. Les enfants, insensibles aux supputations journalistiques sur le nombre de victimes, questionnent, expliquent ce qu'ils ont compris ou cru comprendre... puis oublient parce que, pour l'instant, au moins ici et maintenant la vie continue et c'est la leur.

Avant de partir, ils avaient écrit des questions à poser aux parents, aux grands-parents ou aux personnes âgées de leur entourage sur leur enfance à eux, au temps d'avant, au siècle dernier. Les premiers témoignages recueillis oralement correspondent à ceux des BTJ de la classe : des classiques qui toutefois évoluent, et je souris en pensant que les clichés des manuels montrant les lessives au lavoir correspondent de moins en moins aux « mamies » dont certaines ont mon âge. On actualise, compare les dates de naissance recueillies qui sont lues sans problème par les CP, ces nombres-là sont affectivement connotés. Puis, soudain tout bascule...

Un enfant prend la parole :

« Quand ma grand-mère est morte, elle avait ses plus beaux bijoux, moi, je n'avais que des larmes. »

Silence, sourire un peu crispé, il cherche le regard des autres, le mien. Je questionne pour l'aider et il poursuit. Alors, défilent pour nous des souvenirs lourds, pas ceux de la mamie, ceux de l'enfant dont nous découvrons, ébahis, la déjà longue et difficile histoire.

Rien à voir avec le monde de Oui-Oui et les images séquentielles lénifiantes des fiches photocopiables, on entre là « en zone de turbulence ». Faut-il continuer et accueillir d'autres paroles qui en

écho pointent leur envie de dire à leur tour ? Je décide que oui et félicite le petit garçon qui vient de nous proposer sans s'en douter un vrai questionnement :

Pourquoi ne demande-t-on le plus souvent qu'aux personnes en fin de vie de nous raconter la leur ?

Parce que ces souvenirs lointains ne risquent plus de nous bousculer, qu'ils ne sont plus radioactifs ?

Déjà répertoriés, étiquetés... affaires classées ?

Combien plus sensibles et donc menaçants peuvent être ceux des enfants, culpabilisants aussi parfois pour nous, les adultes dont la responsabilité et le rôle d'exemple sont inéluctables. Et les émotions ont-elles leur place dans les programmes autrement que rangées elles aussi, limitées dans un espace ou un temps convenable, convenu, définissables par un item et suscitées pas des œuvres d'art ou un « objectif intermédiaire » ? Sommes-nous préparés à les accueillir ? Où avons-nous, nous-mêmes, appris les mots ou les gestes pour les dire ? Ne suis-je pas en train d'ouvrir la boîte de Pandore ? Dans ma tête aussi, ça s'agite !

La houle monte et dans la brèche ouverte s'engouffrent trop de vagues. Ils ne s'écoutent plus vraiment. Je propose donc que chacun dessine ou écrive ces mémoires qui reviennent pour les lire ensuite à la classe ou les afficher. Les regards pétillent, les crayons s'activent, les conversations se font chuchotantes entre enfants du même groupe de tables. Je sens que ça bouillonne dans les cœurs et les têtes. Nous venons de quitter le cabotage pour la haute mer et la pêche sera belle et les rires fuseront souvent dans cette leçon d'histoire naturelle. Dans le cahier de vie et de mémoire encore tâtonnant qui reçoit les recherches et les découvertes de l'année, les dessins, les images glanées hors des murs de la classe, ce moment de grâce trouvera son prolongement. Ils ont déjà fait les portraits les uns des autres, essayé de se présenter comme ils se perçoivent eux, dessiné avec leurs parents un arbre généalogique, décrit leur maison, leur quartier, le pays où ils vivent ou celui de leurs origines avec leurs mots à eux ajoutés aux documents collectifs. Ils y ajouteront « ma vie », début d'une biographie que je leur souhaite longue et belle. La journée commencée dans le sombre du présent s'achèvera dans la lumière dont nous éclairons ainsi l'avenir...

Un peu d'huile sur le couvercle grinçant de la boîte à sardines d'où jaillit, en avance sur le calendrier, un frétilant poisson d'avril pédagogique qui vient nous rappeler que la vie en conserve, ça n'existe pas !

« Si tu ne sais pas où tu vas, regarde d'où tu viens. »

Pascale Borsi